

Judith C. Brown, *Soeur Benedetta entre sainte et lesbienne.  
Toscane XVIIe siècle*  
Sara Cabibbo

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Cabibbo Sara. Judith C. Brown, *Soeur Benedetta entre sainte et lesbienne. Toscane XVIIe siècle*. In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 44<sup>e</sup> année, N. 5, 1989. pp. 1253-1255;

[http://www.persee.fr/doc/ahess\\_0395-2649\\_1989\\_num\\_44\\_5\\_283652\\_t1\\_1253\\_0000\\_003](http://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1989_num_44_5_283652_t1_1253_0000_003)

---

Document généré le 28/03/2017

la solidarité passent avant la hiérarchie ecclésiale et la théologie orthodoxe, sans s'y opposer cependant.

En raison de ces caractéristiques, le Limousin a résisté de façon vigoureuse à la Réformation protestante. Il a accueilli, avec faveur, les confréries nouvelles, particulièrement celles de pénitents. La réforme catholique n'a pas posé de problème majeur. Simplement, les évêques n'ont pas été des pourfendeurs de superstitions, sans que l'on puisse savoir d'ailleurs si cette tolérance est à mettre au compte de leur sagesse ou de leur indolence. Mais le rapport au prêtre change imperceptiblement. En 1702, le nombre de prêtres a baissé de 80 % depuis le début du XVI<sup>e</sup> siècle. Peu à peu, un sous-encadrement apparaît ; les rapports se tendent entre les curés, sûrs de leur puissance, et les notables. La Révolution a accentué ce phénomène de sous-encadrement ; en dressant deux clergés l'un contre l'autre, la Révolution a marginalisé le clergé, l'a mis en porte-à-faux. Rien ne sera plus comme avant. Dès 1797, on peut observer qu'une majorité d'hommes ne fait plus ses Pâques. La politique antidémocratique de l'épiscopat et la diffusion de modèles parisiens transportés par l'émigration feront le reste.

C'est au XIX<sup>e</sup> siècle que se développe l'anticléricalisme virulent qui va contribuer à donner au Limousin un singulier destin : une tradition politique de gauche et l'attachement à des dévotions médiévales. Si le catholicisme n'a pas bonne presse, la pulsion religieuse n'a en effet pas disparu. Elle se poursuit dans le culte des saints, l'étonnant succès des pèlerinages et l'écho de la propagande d'autres Églises. Si le protestantisme du Réveil n'a connu qu'un feu de paille, la libre pensée a enregistré des succès plus durables. Mais ni les uns ni les autres n'ont déraciné l'attachement des Limousins à leurs saints et à leurs lieux de culte, comme en témoigne l'étonnant consensus politico-culturel que provoquent les ostensions septennales, un consensus qui n'est pas pur folklore.

Un précipice s'est ouvert entre la religion

prêchée officiellement et la religion vécue du peuple limousin, et l'Église limousine s'est effondrée face à l'inertie têtue de ses ouailles. Il faudrait pouvoir étudier d'autres ères géographiques pour saisir la validité de cette analyse qui sera discutée et controversée, mais l'essentiel est de pouvoir lire un destin qui provoque à la réflexion et à la quête d'arguments. Au point de vue scientifique, le père Pérouas a magnifiquement réuni tous les éléments qui induisent un changement d'approche du phénomène de la déchristianisation.

Nicole LEMAITRE

**Judith C. BROWN**, *Sœur Benedetta entre sainte et lesbienne. Toscane XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1987, 217 p.

Traduit chez Gallimard un an après sa parution en Amérique<sup>1</sup> sous un titre qui joue un rôle prépondérant dans la lecture du texte, puisqu'il nous renvoie aux projections d'une société patriarcale sur la femme — sainte ou lesbienne, vierge ou putain —, ce livre de J. C. Brown part des « Papiers relatifs à un procès contre Benedetta Carlini de Vellano, abbesse des Théatines de Pescia, laquelle se prétendait mystique et se révéla femme de mauvais renom », trouvée dans le dossier d'une *Miscellanea Medicea*, aux Archives d'État de Florence.

Dans son introduction, l'historienne américaine nous explique la valeur inestimable de ces matériaux pour l'analyse de certaines zones complètement inexplorées de la vie sexuelle des femmes. En nous offrant une série de données sur les accusations portées contre des femmes pour raison d'inconduite sexuelle dans l'Europe moderne, elle nous signale aussi la démarche d'une littérature théologique, médicale et juridique qui de l'âge classique jusqu'au début de l'époque contemporaine s'est efforcée de délimiter la sexualité féminine.

## COMPTES RENDUS

Par rapport à la fréquence des mentions de l'homosexualité masculine dans le droit canon et civil, dans les ouvrages théologiques et littéraires, etc., la poignée de documents qui citent l'amour entre deux femmes, écrit Brown, « est peu de chose en vérité » : incapables de concevoir une sexualité « lesbienne », les théologiens et les intellectuels du passé manquaient de la terminologie voulue et de points de repère, et limitaient en effet leur analyse des rapports sexuels entre femmes et leurs chefs d'accusation au péché de sodomie et à celui de luxure.

En s'appuyant, pour l'examen de ce corpus doctrinal de longue durée, sur une série de répertoires fournis par de nombreux ouvrages américains récents, l'auteur nous apprend l'intérêt et la vitalité que connaissent des thèmes qui, issus vraisemblablement de la vague du féminisme américain des années 1970, visent aujourd'hui à saisir les sources les plus profondes de la pensée occidentale, pour y trouver les origines des structures matérielles et symboliques parvenues jusqu'à nous.

Une pensée qui, comme l'a souligné J.-L. Flandrin dans ses recherches sur le sexe et l'Occident, dans le milieu du christianisme primitif et jusqu'à la Renaissance du XII<sup>e</sup> siècle, avait affirmé l'égalité du mari et de la femme dans le domaine de la « dette conjugale ». Soucieux de prévenir la prostitution et l'homosexualité masculine, les théologiens jusqu'à Albert le Grand avaient soutenu que « *in hoc, enim, sunt pares* », en misant probablement sur la pudeur de la femme et sur sa nature plus froide que celle de l'homme.

Mais, pour revenir à Benedetta Carlini, J. C. Brown se pose la question de savoir si sa prétendue sainteté, répandue dans le peuple, a pu constituer une menace pour l'autorité de l'Église après le concile de Trente. Peut-être, « en l'accusant à tort de manquer à la pureté sexuelle, on tenait un moyen de la réduire au silence plus efficacement qu'en tâchant simplement de discréditer sa revendication des faveurs

divines », les extases, les révélations, les stigmates.

C'est pour cela que, dans le rythme biographique de ses cinq chapitres, J. C. Brown reprend les événements d'une histoire qui, de la naissance de Benedetta en 1593 jusqu'à sa condamnation en 1623, n'est pas seulement le récit de la vie exceptionnelle d'une femme venue, à neuf ans, au couvent des Théatines de Pescia de son petit village de l'Appenin toscan — le monde montagnard « à l'écart des civilisations » de Braudel, peuplé de diables. Dans cette histoire il y a aussi la tentative de reconstruire les structures et le fonctionnement d'un couvent de nonnes, par rapport au pouvoir politique et aux règles de la clôture, mal définies à l'aube du XVII<sup>e</sup> siècle ; il y a, bien plus, l'effort de situer l'univers spirituel et religieux de Benedetta dans un contexte social et culturel, dont les points de repère étaient d'un côté l'iconographie et la littérature hagiographique, très riche d'images émouvantes, et de l'autre Thérèse de Jésus et les traités sur les vraies et fausses visions du XV<sup>e</sup> siècle.

A celui de G. Gerson, plusieurs fois cité par Brown, s'ajoutèrent, pendant le XVII<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, de nombreux ouvrages (*Lapis lydius* de D. Gravina, *De discretione spirituum* de G. Bona, *De servorum Dei beatificationes* de Benoît XIV, *De Revelationibus* de E. Amort, etc.), dont le but fut de maîtriser l'exubérance féminine en matière de visions et de prophéties : tout cela, dans une période caractérisée, d'une part, par l'essor d'un esprit scientifique, même dans le domaine de la foi ; d'autre part, par le développement des couvents féminins lié, en Italie, à de nouvelles stratégies de transmission héréditaire.

C'est peut-être aussi à cause de ce regard plus attentif des autorités religieuses qui, comme l'a souligné J. Le Brun, visait à retracer les lieux de la certitude de la parole extatique, qu'il y a des différences si frappantes entre les deux enquêtes auxquelles Benedetta fut soumise. Si la première, menée en 1619 dans son entourage, se

conclut par l'approbation de son esprit et par l'attestation des faveurs divines qu'elle recevait, la deuxième, commandée par le nonce du pape, découvre le commerce charnel de cette abbesse visionnaire avec une jeune nonne illettrée de son couvent et la fausseté de ses visions et signes divins. La recherche menée par G. Reynes dans les couvents de femmes de l'ancienne France nous a prouvé que tout cela pouvait bien se passer « dans de petites communautés de province qui s'efforçaient tant bien que mal de suivre la lettre de la règle, mais que n'animait aucun idéal exaltant »<sup>2</sup>.

Quelques remarques, pour finir, qui n'entament en rien la valeur de ce livre si riche. A notre avis, l'examen du milieu social d'où provenait Benedetta Carlini et des forces qui opéraient pour l'établissement du couvent des Théatines aurait dû être plus poussé pour nous aider à mieux comprendre cette histoire, pas du tout exceptionnelle dans l'Italie du xvii<sup>e</sup> siècle. Cela dépend peut-être, au-delà du choix de perspective de l'auteur, des difficultés de repérage des sources italiennes autant que de l'état de la recherche, très peu développée en ce domaine.

Même sur le confesseur, le père Ricordati, nous aurions voulu en savoir plus, sur sa personnalité elle-même, aussi bien que sur sa relation avec l'abbesse mystique. N'oublions pas qu'il s'agissait d'une relation très particulière, celle du confesseur avec la religieuse, bien codifiée par les manuels, dont une femme, mère Marie de Saint-Joseph, amie de Thérèse d'Avila, nous a fourni, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, un portrait très édifiant. Se méfiant d'un certain type de confesseurs, elle écrivait : « Ces gens-là par l'humeur et l'inclination qu'ils ont à la singularité, sont ennemis des choses communes, de sorte que la première chose à quoy ils travaillent, c'est à découvrir, et séparer les cœurs, essayant de les attirer à soy. Ils gagnent les pauvres religieuses simples... en leur disant qu'ils ont reconu leurs âmes et leurs humeurs, qu'ils savent par quel chemin elles s'avanceront davantage »<sup>3</sup>.

Il aurait surtout fallu, à notre avis, que fût défini le rôle des ordres religieux, réformés ou non, dans cette affaire de la spiritualité féminine. Le cas d'Orsola Benincasa, en Italie, ou celui de Marie d'Agreda, en Espagne, nous apprennent l'importance de la protection de cet ordre ou d'un autre par rapport à la « politique » du moment du Saint-Siège et aux coordonnées sociales, politiques et culturelles dans lesquelles les pères opéraient.

Sara CABIBBO

1. *Immodest Acts. The Life of a Lesbian Nun in Renaissance Italy*, Oxford University Press, 1986.

2. G. REYNES, *Couvents de femmes. La vie des religieuses cloîtrées dans la France des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Éditions Fayard, 1987.

3. *Discours pour servir d'instruction aux prieures* composé par la mère Marie de Saint-Joseph, traduit de l'espagnol en français, Paris, 1620.

**Michel CHODKIEWICZ**, *Le sceau des saints. Prophétie et sainteté dans la doctrine d'Ibn Arabî*, Paris, Éditions Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 1986, 231 p.

« La philosophie est sans réponse. Face à elle, la sainteté est une science exacte » a pu dire Cioran et, sorti de la lecture de l'ouvrage que l'auteur consacre à la théorie de la sainteté chez Ibn Arabî, on aurait tendance à accepter ce dire. Et si, Cioran ajoutant : « La sainteté a pour méthode la douleur et son but est Dieu », le rapprochement déconcertait l'islamologue, il suffirait d'écouter les mises en garde et les recommandations d'Ibn Arabî, que Michel Chodkiewicz rapporte au sujet des « périls », des « épreuves » et finalement de la « douleur » qui jalonnent la voie de la montée vers Dieu comme de la descente vers les créatures.

C'est que Ibn Arabî (1165-1240), et l'on